

Cathy Barnier

Un dernier camp/quand retranché... *

Nous avons choisi cette année de nous interroger sur les raisons de la durée des analyses, et avant d'entrer dans le vif du propos je voudrais rappeler les divers sens du mot « durée », lesquels nous indiqueront peut-être plusieurs axes de réflexions.

Selon le dictionnaire, la durée, c'est donc un espace de temps, une période mesurable, pendant lesquels ont lieu un événement, un phénomène, une action, un état ; on parle de la durée d'une expérience, d'une épreuve mais aussi d'un contrat ou d'une option. C'est aussi la qualité de ce qui se maintient pendant une période relativement longue ; on parle alors dans ce cas de permanence, de persistance ou de résistance... En musique, c'est un temps pendant lequel on doit maintenir un son, une valeur ou un silence, par rapport au mouvement et à la mesure du morceau ; et, en phonétique, le temps d'émission d'une unité phonique. Enfin, c'est aussi la qualité subjective du temps en tant que vécu individuel, qui s'oppose au temps mesurable et formel.

Ainsi y a-t-il au cours d'une analyse différentes consistances, textures du temps, ou perceptions de la durée, qu'il s'agisse du sentiment d'urgence au départ, des moments d'accélération quand tout à coup une interprétation fait mouche, ou au contraire de suspension, de ralenti, voire d'infini quand se déploient les tours de la demande et qu'on a l'impression de tourner en rond... puis le temps de la fin, et la contingence qui le détermine.

Alors, la durée d'une analyse, est-ce le temps qu'il faut pour que se produise un événement, se réalise une expérience, expérience qui est aussi traversée d'un danger, comme nous l'indique l'étymologie *ex-periri* ? Est-ce le temps que dure pour un analysant l'option qu'il a faite à l'entrée de l'analyse, comme nous l'avons évoqué la fois dernière ? Et jusqu'où cette durée relève-t-elle de la « père-sistance », ou de la « père-manence » ? Enfin, est-ce le temps nécessaire pour arriver à produire un son, un son sans le sens ?

Toutes ces questions renvoient bien sûr à divers points de vue selon des moments de la cure que j'évoquerai, pour développer ensuite sur le temps de

la fin de l'analyse, lequel rétroactivement donne la raison de sa durée. Outre mes lectures, je me suis appuyée pour écrire ce texte sur ma propre analyse, ainsi que Marc Strauss nous invite à le faire dans l'argument de ce séminaire.

Que puis-je dire des différentes étapes d'une analyse rendant raison de sa durée ?

Première étape, première séance, celle de la rencontre avec un analyste et le sentiment d'urgence qui l'accompagne. La cause de cette rencontre : « Ça ne tourne pas rond ! » Je me sens perdue, égarée. En tentant d'expliquer ce qui ne va pas, je remonte à un épisode traumatique de mon enfance qui, sous couvert d'un don, met en scène une demande faite au père. L'analyste termine la séance en soulignant la part que j'y ai prise. Je suis à la fois stupéfaite par l'évidence de sa remarque, avec l'effet de dessillement qu'elle provoque pour moi, et comme allégée. Je ressors avec le sourire.

Cet effet de dessillement n'en reste pas moins énigmatique, mais, déjà, la plainte, le reproche fait à l'autre sont entamés par une question sur la raison de mon geste. Question à laquelle l'analyste aurait chance de répondre. Dans cette rencontre avec un analyste qui ait chance de répondre il y a une part de contingence. Elle ne se fait pas toujours dès la première fois ou avec le premier analyste. Cette contingence s'inscrit donc dans les conditions pour qu'une analyse puisse se faire.

Après cette amorce de rectification subjective, la suite des entretiens préliminaires accentue la dimension énigmatique du symptôme. Pour qu'un sujet fasse l'option de l'analyse, il faut que cette dimension d'énigme fasse appel pour lui et porte une promesse, un espoir, celui que son déchiffrement fasse réponse, lui donne le sens, sens comme signification et sens comme direction, bref, livre une solution, voire la clé de son être. Autrement dit, l'analysant croit en son symptôme, il croit que celui-ci peut lui dire quelque chose, et cette croyance est l'exact pendant de celle au sujet supposé savoir, puisque celui-ci vient en place de compléter le symptôme, dont Lacan nous dit dans le séminaire *R.S.I.*, dans la leçon du 21 janvier 1975, qu'il est à ce moment « quelque chose qui se rapprocherait des points de suspension ». Ces points de suspension précèdent ...*Ou pire* dans le titre du *Séminaire XIX*, et nous les retrouvons également dans le séminaire *Encore* quand Lacan, à propos de l'amour, parle des « points de suspension à quoi s'accroche tout amour » !

Or, pas de croyance sans passion... Pour l'hystérique, sa croyance au symptôme est homogène à sa passion de sauver le père idéal, ici représenté par l'analyste, celui qui saura lui dire enfin ce qu'elle est comme femme. Et la « père-sistance » du transfert est à la mesure de la « père-manence » de

sa croyance. Ainsi fait-elle, le temps que dure cette croyance, le siège de l'analyste, dans le sens aussi bien de l'assaillir de sa demande que d'en faire un rempart en le fixant à son fauteuil !

Pourquoi ne pas appliquer aussi au transfert ce que dit Lacan à propos de l'amour : de la contingence de la rencontre, en l'occurrence, celle avec un analyste qui a chance de répondre, vouloir faire une nécessité, en y donnant sens, justification, et embrouille. Ainsi le transfert, condition nécessaire de l'analyse, constitue-t-il aussi un obstacle pour sa fin.

Le temps du déchiffrement du symptôme est celui de l'association dite libre, temps linéaire de la remémoration, où l'analysant déroule, en même temps qu'il y ajoute un par un des maillons, et ce à l'infini, la chaîne de son *histoire*. C'est aussi le temps où parallèlement à la construction du fantasme l'analysant développe la signification du sujet supposé savoir ; pour cela il tente de répondre en se mettant à la place de l'Autre, et dans ce mouvement c'est toujours le signifiant qui le précède, qui le devance.

Et puis, on le sait, parler fait du bien. Récemment, une analysante disait en séance avoir répondu à une de ses amies qui lui demandait comment c'était une analyse : « Ça fait du bien de prendre le temps de parler », et d'ajouter « et le temps de savoir ». Avoir un espace à soi, un temps à soi, qui nous extrait des diktats du temps pressé de l'époque et de son discours, pour avoir chance d'entrer dans un autre, nul doute que cela fasse partie des raisons pour lesquelles une analyse se poursuit. Et c'est vrai aussi que, pendant l'analyse, la satisfaction d'obtenir des bouts de savoir inconscient, de dégager des signifiants maîtres, nous pousse à continuer, encore et encore. Mais ces bouts obtenus creusent en fait un manque à savoir qui recouvre l'horreur de savoir.

Concernant ce temps du déchiffrement on ne peut parler pour autant d'une durée continue, car l'analyste en tant que semblant d'objet *a* fait grain de sable, actualise par la coupure de la séance l'urgence de l'entrée et introduit par son acte une discontinuité dont les moments constituent autant de moments cruciaux que de risques de sortie.

Je me souviens de deux moments de sorties évitées dans mon analyse. Ce n'est pas au moment de quelque émergence du réel que la première a été envisagée, mais plutôt par le fait que je l'avais bien, trop bien recouverte ! Faisant part à mon analyste de mon souhait d'arrêter, celui-ci me répondit : « Ah bon ? Je pensais que vous vouliez faire une analyse... » Ah oui, c'est vrai ça ! Mais au fait, c'est quoi une analyse ? Bon, on continue... Autre moment de sortie évitée, après une séparation, croyant ma question réglée, je pense me séparer aussi de l'analyste, persistant ainsi à imputer la faute

du non-rapport à l'autre pour éviter d'affronter la question de l'impossible et de ma propre jouissance.

L'analyse continue donc... Plus je parle, plus ma parole me semble entachée de soupçon ; j'essaie de dire au plus près, mais ça sonne faux, et je fais un rêve où, tel un instrument de musique, j'émettrai enfin un son, une note juste ! C'est plutôt sous la forme d'un inentendable que l'indicible s'impose d'abord, et ce sous la forme d'un cauchemar que pendant un temps je ne pourrai raconter sans en être bouleversée.

Il y a également une modification de mon symptôme, qui condense, reprend dans une sorte d'épuration les deux temps de l'épisode traumatique évoqué lors de la première séance. Cette nouvelle forme du symptôme me fait me heurter, sur un mode de plus en plus resserré, au mur de la castration et à la faille dans l'Autre.

Après la chute des identifications, l'aperçu du fantasme et, au-delà, de l'objet que je me fais pour l'Autre je cerne un impossible. Il y a vacillement pour ne pas dire encore chute du sujet supposé savoir.

Survient le moment d'entrée dans la passe. Puis je suis désignée pour être passeur. Cette expérience relance ma propre analyse et le désir de devenir analyste, pas du tout programmé au départ, mais qui n'est pas encore le désir de l'analyste.

Ainsi mon analyse se poursuit-elle, jusqu'à ce que se produise « un formidable malentendu » avec mon analyste ! Lequel est à mettre en relation avec l'inentendable évoqué plus haut.

La raison pour laquelle j'ai donné comme titre à mon argument « Un dernier camp retranché » est que tant que la dissolution de l'imaginaire lié à l'analyste ne s'est pas faite, il n'y a pas réellement chute du sujet supposé savoir. Quelque chose tient encore, qui s'est replié sur la personne de l'analyste. Il y en a au moins un à qui on peut tout dire, qui entend, qui répond... même quand il ne dit rien. Un dont on croit qu'il nous est le plus proche. Le lien à l'analyste maintient l'illusion de l'unification possible du sens et de la jouissance. Or, sens et jouissance s'excluent.

Dans ce texte, j'ai à plusieurs reprises utilisé un vocabulaire « guerrier », à commencer par le titre, « Un dernier camp retranché », et aussi avec des expressions comme : position de repli, faire le siège, faire chuter, faire tomber, cerner... sans parler du « bon petit soldat » que l'analysant se voue à être ! C'est pour exprimer ce qu'on pourrait désigner d'une lutte entre la jouissance vivante et la jouissance de la chaîne. Il faut qu'à un moment ce soit la première qui prenne le pas, exactement comme le pas qui

précipite avant les deux autres le troisième prisonnier au-dehors, dans « Le temps logique et l’assertion de certitude anticipée » des *Écrits*. À la fin, on ne s’appuie pas sur un mot, mais sur un acte ; et à l’incertain de l’Autre se substitue un Un certain.

Il y avait eu dans mon énonciation, à un moment où je m’adressais à l’analyste sur le pas de la porte, une équivoque provoquant ce malentendu. Alors que j’étais invitée par l’analyste à en dire quelque chose, impossible d’y donner sens, et à propos de « don naissance – donné sens » c’est là que je situe le point d’origine du s’autoriser à devenir analyste.

Cette scène du malentendu avec l’analyste concentre aussi un alpha et un oméga de la cure, car elle fait écho à cette autre scène évoquée lors de ma première séance ; à ce moment, je cesse de recouvrir la castration de l’Autre. Ainsi mon acte répond-il à l’instant de voir de l’entrée.

J’aurais pu arrêter là mais, après une courte interruption, je décide de retourner aux séances pour essayer d’élaborer, de dire un bout de ce à quoi m’a menée la cure, en tirer la conclusion et prendre acte de ce qui ne passe pas au symbolique et n’en constitue pas moins un savoir ; car c’est cela qui me servira pour mon acte, dans ma pratique. Et pour cela la séance est un lieu unique, dont on peut parfois même avoir la nostalgie.

Cet événement dans mon analyse – je pourrais dire ici événement de corps comme le dit Lacan du symptôme –, qui apparaissait comme invraisemblable, incroyable, autres noms du réel, a tranché suffisamment pour que je me dise : voilà, c’est ça une analyse, et que j’en décide ensuite la fin.

Un dernier retour sur ce moment de bascule : qu’est-ce qui s’est joué là ? Au refus de l’analyste, j’ai opposé mon refus d’associer, de raccrocher à la chaîne du sens.

À la fin ce n’est plus la satisfaction d’avoir obtenu quelque chose, un signifiant, mais plutôt une satisfaction liée à une perte. Et à une certitude. Il n’y a pas d’Autre du dialogue. Fin de la croyance. Plus rien à attendre de l’Autre avec un grand A, ce qui n’exclut pas bien sûr de cheminer avec quelques autres, quelques autres uns triés sur le volet... (de la lettre).

Mots-clés : transfert, symptôme, croyance, incroyable, malentendu, inentendable

*↑ Intervention au séminaire EPFCL « La durée des analyses, ses raisons », à Paris le 20 novembre 2014.